

Lever du jour les sommets du massif de l'Hispar Muztagh, depuis les hauteurs de Karimabad, l'ancienne capitale de la Hunza. La vallée de Shimshal court plus à l'est encore, derrière cette l'impressionnante barrière dominée par le Disthegil Sar...

SOMMAIRE

HAUTE HUNZA

Shimshal : une transhumance par-delà les montagnes p. 42

Au ras de la frontière chinoise, un trek irréel, à poursuite des transhumances d'automne... et de la vie des Shimshalis.

DISTRICT DE CHITRAL

Un voyage vers les Kalash p. 58

Une culture polythéiste unique et menacée dans l'arc himalayen : histoire(s) d'ethnologie et de voyages en Hindou Kouch, avec Jean-Yves Loude, Viviane Lièvre et Hervé Nègre.

DISTRICT DE DIAMIR

Nanga Parbat : Le camp de base des fées p. 66

Sous la face nord du plus occidental des 8 000, une incursion vers les mondes d'altitude... et les visages étonnants du tourisme « made in Gilgit-Baltistan ».

NORD PAKISTAN

VOYAGES EN VALLÉES D'EXCEPTION

Traces et rencontres : dans le puzzle des hautes vallées de la Hunza, sous les grands 8 000 du globe ou vers les derniers peuples animistes des pamirs de l'Hindou Kouch, cap vers les hautes terres du nord-ouest pakistanais.

Texte et photos : Jean-Marc Porte



Un quotidien très matinal
à 4400 mètres d'altitude :
une femme Shimshali en
pleine traite dans le hameau
d'estive de Shujerab.

A large herd of sheep and goats is grazing in a high-altitude mountain landscape. The sheep are in the foreground, with some looking towards the camera. The goats are scattered throughout the herd. The background shows rugged, snow-capped mountains under a blue sky with scattered clouds. The overall scene is one of a busy, high-altitude pastoral setting.

**En altitude, dans un isolement
impressionnant, la persistance
fragile des estives et des troupeaux.**

La grande oasis de Skardu,
la porte est du Karakoram et
des terres Balti, à la confluence
de l'Indus et de la Shigar.



**Dans le dédale des massifs, de
fleuves en rivières, des itinéraires
caravaniens majeurs reliaient
Hindou Kouch, Cachemire et Chine...**



**La région du Gilgit Baltistan,
les anciens « territoires du nord » :
le cœur démesuré de la partie
pakistanaise de l'Himalaya.**

**Atmosphère « made in
haute Hunza » : en aval du
glacier de Batura et à vue
des cathédrales de Passu,
le pont fragile d'Hussaini.**





Shimshal

LA TRANSHUMANCE PAR-DELÀ LES MONTAGNES

Une communauté isolée du Godjal. Une vallée verrouillée derrière ses gorges. D'immenses pâturages d'altitude perdus dans les solitudes. Rendez-vous dans les hautes terres de Shimshal à l'heure du Koutch, la grande transhumance d'automne.

Texte et photos : Jean-Marc Porte

**Blank on the Map et bonheur
d'un lieu mythique : les alpages
constellés de blocs et de yacks
vers les secteurs de Sherelik
depuis le Shimshal Pass, 4735 m.**



Les solitudes, les vraies, sont parfois emplies de jolis trop-pleins d'existence. Il est toujours délicat d'avancer ouvertement sur ses chemins particuliers, mais il n'aura fallu qu'une poignée de minutes, aujourd'hui, pour que se mette en route, côté solitude, l'un de ces moments très singuliers du voyage. Lieu et instants de cette épreuve locale : le fil horizontal des faux plats du col de Shimshal, à vue et en léger surplomb des grands pâturages de Shuwerth. 4 800 m d'altitude pour une altitude qui ne compte pas vraiment. Comme par hasard, nous sommes juste au bout, littéralement, de notre feuille de route. À quatre jours de marche derrière nous, passé les chemins de vertige, il y a la vallée et les villages de Shimshal. Plus à l'ouest encore, derrière un second verrou de montagnes et des gorges tout aussi majeures, le point d'entrée vers nos mondes actuels : Passu, sur la haute Hunza, et la jonction avec le bitume de la Karakoram Highway qui fonce nord vers le Kunjerab Pass, à deux doigts du corridor afghan de Wakhan. Ces 70 petits kilomètres à peine à vol d'oiseau et leurs deux verrous de pierre qui ont barré successivement le fil de notre avancée sont désormais échelle précise, physiquement éprouvée, de notre avancée vers ces bouts

du monde sidérants de Shimshal. Une égratignure d'ampleur et de beauté inscrite dans la démesure de la chaîne himalayenne ! Mes compagnons ont déjà entamé le retour vers le hameau et les bergers de Shujerab depuis un bon moment. Adossé dos à un bloc encore chaud du soleil de ce milieu d'après-midi, rêvasser un peu. Le vaste pâturage, donc. Le jeu des nuages en flocons sur le bleu du ciel, ombrant des faces étincelantes qui balisent la frontière chinoise toute proche. Les têtes d'épingle noires de dizaines de yacks, en déplacement millimétrique dans l'espace parfaitement immobile. Derrière la tombée des reliefs, imaginer se laisser glisser quelques semaines encore par les portes est du Shimshal Pass.

UNE PORTE À SHIMSHAL PASS...

D'ici, il est possible (Younghusband et Shipton en savaient quelque chose...) de retomber sur la vallée de la Braldu, l'un des fleuves cœur du Karakoram, qui naît au pied du glacier du Baltoro. Mais aussi de rejoindre le bassin de la Shaksgam, et de retrouver les sables grossiers du Takla-Makan, les caravanes oubliées de Kashgar, les oasis du Turkestan oriental et d'Ella Maillard, dans l'actuel Xinjiang chinois. Mieux encore, ou différent en termes d'orientation : les minuscules ruisseaux aux rives de gel

AVEC QUI PARTIR ?

Cet itinéraire, nominé l'an dernier par *Trek Magazine* dans la catégorie « grands voyages », a été réalisé en septembre 2022 dans le cadre d'un programme de l'agence lyonnaise Tamera/Secret Planet. Les 19 jours (Paris/Paris) de ce voyage dans la province du Guilgit-Balhistan sont articulés en trois temps : un trek d'acclimatation au pied du Naga Parbat, une découverte de la vallée de la Hunza, puis la rencontre avec les Shimshalis jusqu'au Shimshal Pass. Les départs de ce voyage nécessitant une bonne condition physique et une expérience minimum des conditions de trek isolé en montagne, sont datés cette année en juin, juillet et fin septembre (dates de la transhumance du Koutch).

Renseignements et inscriptions : Tamera.fr



Ci-contre : le « nouveau pont » à la sortie des gorges : le point de loin le moins impressionnant de l'itinéraire entre Ghar-e-Sar et Wuch Furzeen...

À droite, heures de pointe dans l'enclos du hameau d'alpage de Shuwerth : le rassemblement des bêtes, au soir.





que suivent mes amis en redescente sur Shujerab ne sont pas encore les torrents qui vont rejoindre les eaux de la Hunza avant de se jeter dans l'Indus. Des sources sacrées tibétaines vers un delta en mer d'Oman : Shimshal, en terminus de confluences himalayennes imaginaires vers les civilisations du Ghandara, Taxila, les armées d'Alexandre ou les empires Kushan. Rêver donc entre deux bouses de yak lyophilisées et un petit vent frais des routes de la soie, des empires perdus, des oasis interdites, du bouddhisme tantrique ou des nomades Wakhis. Tout était possible, cette après-midi-là. Reste que comme dans bien des « déserts », les solitudes ne sont jamais totalement vides. À 200 m sur ma gauche, la silhouette d'un homme portant une porte en bois sur son dos avance très lente-

ment dans l'immensité. Ce n'est pas un inconnu. Nous nous sommes croisés, déjà, aujourd'hui. La porte, c'est pour le petit local vétérinaire en train de se monter à Shuwerth. Parce qu'ici... Eh bien ici, durant près de sept mois, sous le col, neuf Shimshalis restent au-delà de Shuwerth, volontairement isolés par l'hiver himalayen derrière le col, du côté de Sherelik. Pour surveiller les troupeaux de yaks. Les Shimshalis, et l'isolement de leurs mondes, souvent, sont impensables...

LES VERROUS DE PIERRE

Les premières démonstrations, assénées en 4x4, remontent à la piste (carrossable) de Shimshal. 18 ans de travaux pour un festival de secteurs vraiment « suspendus », de ponts de bois, d'à-

Des territoires d'exception, verrouillés à double tour derrière le chaos invraisemblable des gorges et des sommets.

pics, de traversée de pierriers « actifs »... Tous les blogs de voyageurs en parlent très bien : ça craint. Mais pas depuis si longtemps : jusqu'en 2005, les quelque 50 km de gorges, de falaises, de plateaux morainiques désertiques et même la traversée de la langue terminale du glacier Malanguti, aux portes de la vallée, se faisaient... à pied. Par les gorges en basses eaux durant l'hiver. Par un col à 4 800 m, accessible aux bêtes en été. Quatre jours, deux au mieux pour les urgences, depuis la Hunza ! La « solitude » des Shimshalis commence exactement là : des jours de marche pour accéder au cul-de-sac (apparent...) d'une vallée perdue. Les légendes des origines y sont encore pleines de poésie. Il y a 30 ans, Jean-Claude Legros, un ami écrivain, alpiniste, a écrit l'un des plus beaux livres sur la vallée « par-delà les montagnes ». Citation : *« Je m'appelle Mammud Shah et je vais à Shimshal. J'ai inventé le but de mon voyage parce que les gens me traitaient de fou quand je leur disais ne pas savoir où j'allais. Alors j'ai inventé "Shimshal". Ça ne voulait rien dire en langue hunza. Je suis un*

Ci-dessus, une pause du troupeau des marcheurs transhumants, au soleil du col de Shimshal.

À droite, école et sport au féminin : l'éducation des enfants (filles et garçon) est une priorité majeure dans la communauté ismaélienne...





La confrontation avec les sections «rouges» des GR locaux : un excellent moments dans la vie d'un marcheur...



BARBARA DELIÈRE

Une femme guide au Pakistan

N'en déplaise à Éric Shipton : dans la palette des rares guides accompagnateurs français spécialisés dans les régions montagneuses du Pakistan (qui se comptent sur les doigts d'une main), il est très rare qu'une femme soit... guide. Barbara Delière, accompagnatrice en montagne, a pourtant établi depuis longtemps des relations de cœur avec une famille de la vallée de Shimshal. À l'origine de ce lien : une épopée de 12 000 km à travers l'Himalaya (dont 3 000 à pied) réalisée en 2007 avec Maud Ramaen. L'isolement, la beauté et les liens tissés alors sur les plateaux et dans la vallée de Shimshal lui vaudront une véritable fidélité à ces lieux. Maîtrisant aussi bien le Whari que les subtilités des cols ou des protocoles locaux, l'énergie et la passion « Pak » de Barbara, souvent vêtue d'un Shalwar sur les sentiers, sont autant reconnues et appréciées du côté des équipes locales que des clients de ses groupes. À défaut d'essayer de la rattraper sous un col, vous pouvez la retrouver dans un ouvrage vécu au féminin pluriel : *Himalaya, regard de femmes*, écrit avec Maud, aux Éditions Golias.

Ci-dessus, neige dans la nuit et routine d'altitude : une maman dri et son bébé yack, avant la traite.

Page de gauche, un peu de piment au jour deux de la remontée sur Shuwerth : dans le verrou des gorges, la marche demande juste de ne pas la rater...



Traite, soins des bêtes, fabrication des fromages : les hameaux d'estives sont des monde appartenant entièrement aux femmes.



En haut à gauche : les hameaux d'alpage, durant toute la saison d'été, sont le territoire exclusif des femmes Shimshali, les véritables « patronnes » des lieux.

À gauche, le foyer d'une maison d'alpage : le fromage (bio et circuit court...) est préparé tous les jours. 8 heures de chauffe. Des semaines de séchages. A l'image des abricots célèbres de la vallée, la production, très recherchée, est destinée à la vente...



berger. J'ai abandonné mes troupeaux lorsque Zibjohanne est morte. Personne n'a compris ma tristesse. Il fallait que je parte. J'ai voulu savoir si le soleil existait derrière la montagne qui barrait l'horizon, au-delà de mes pâtures. Il existe. Mieux : j'y ai trouvé Shimshal. Avec Zalidja, nous avons marché à sa recherche durant cinq années, par-delà les montagnes, les torrents et les hivers, puis nous avons fondé le village de Shimshal. »

LA VANOISE, C'EST PETIT ?

Mamnud et Zalidja ont vraiment existé, un peu avant le premier millénaire de notre ère. Depuis, les abricotiers, les jardins cernés de fruitiers, les murets de gros galets ronds, les maisons de pierre et de terre, les canaux d'irrigation, les silhouettes

des peupliers le long des parcelles : même si tout change, vite, rien n'a vraiment bougé. 250 familles Wharis, exclusivement de confession ismaélienne. Quatre hameaux distincts. Une microsociété ultra organisée et solidaire, aussi revêche aux pouvoirs des Mirs de la Hunza (les princes-gouverneurs des royaumes Hunza, déposés de leurs pouvoirs en 1974, ont longtemps interdit, entre autres, les déplacements des villageois du Gojal et de la Hunza) qu'aux projets de parc national parachutés depuis Karachi dans les années 2000. Une saison des champs (pomme de terre, orge et blé...) adossée aux ombres immobiles de l'hiver, qui anime les parcelles et les ruelles de terre d'avril et septembre, organisés avant tout par les liens entre les familles. Plus la tradition du Nomus, qui règne sur tous les

Ci-dessus, poêle et tapis : les maisons d'alpage des pamirs (estives) Shimshalis, en guest houses heureuses sur l'itinéraire.

Single track et pierriers :
la signature minérale d'un
itinéraire spectaculaire,
à l'esthétique rare.



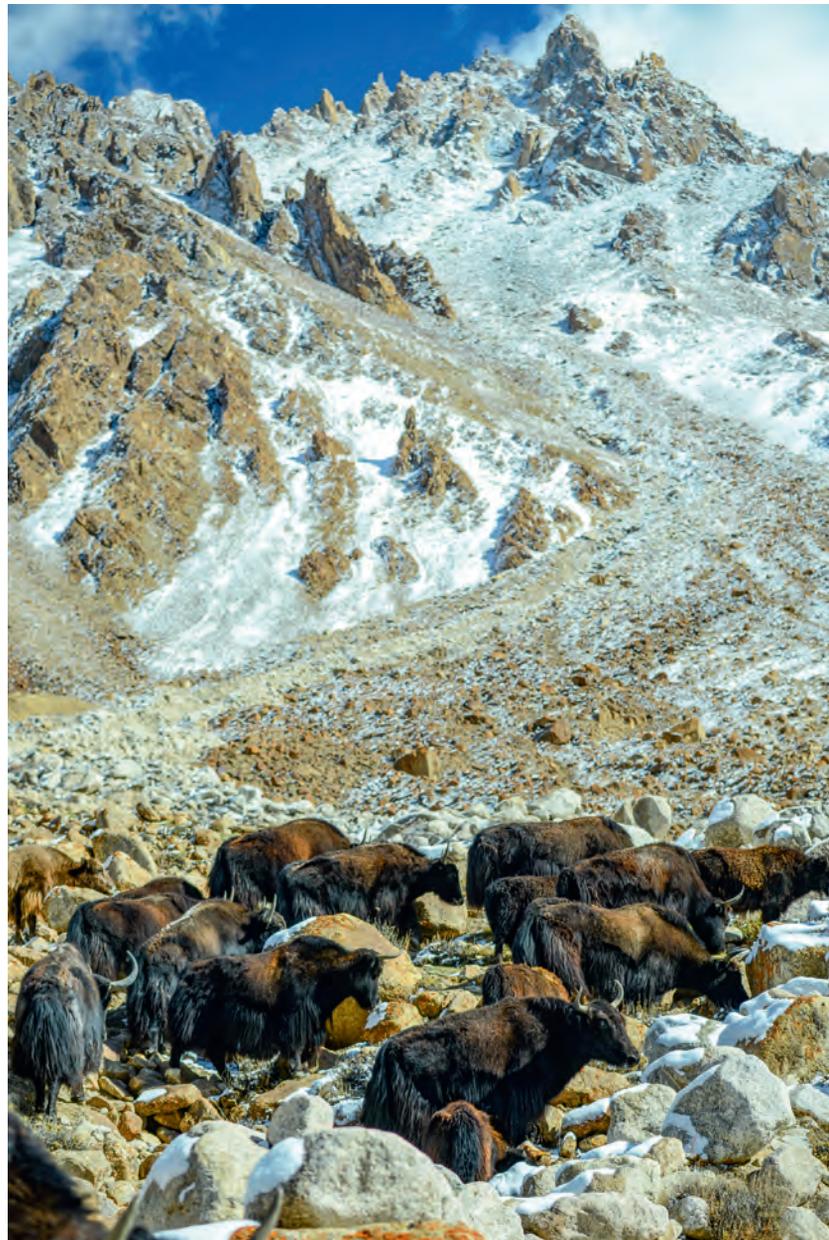
Les taches vertes des alpages, collées loin au-dessus des déserts déchiquetés des moraines, des falaises et des gorges...

Ci-dessous, un bouchon sur la rocade. Sur les sentiers, la règle du bon sens, à la montée comme à la descente, laisse de préférence la priorité aux yacks...

travaux collectifs, de l'entretien d'un sentier à la construction d'un canal : une famille, après accord de la communauté, offre les moyens du chantier, en nature ou en espèce. Et les volontaires extérieurs apportent en échange leur force de travail. Les transhumances vers les pâturages sont, elles, une affaire de clans. Une grande affaire, collectivement réglée au millimètre versant dates et lieux. Les troupeaux de yaks, de chèvres et de moutons de Shimshal, l'un des plus importants de la Hunza et du Karakoram, comptent plus de 9 000 têtes. Les pâturages, tous plus ou moins perchés 1 000 m au bas mot au-dessus du village, sont situés au ras des cols, sur les lèvres de moraines gigantesques, sur des plateaux (les Pamir) perdus. Sur ce chapitre assez majeur, les décisions sont gérées entre clans. Un autre impensable Shimshali ? La superficie des territoires du village couvre environ 3 800 km². Huit fois la taille de notre parc de la Vanoise...

LES FILLES, LE FOOT ET L'ÉCOLE

Se souvenir, à Shimshal, de la nuit. Du jeu de piste (frontale et murets fragiles...) des invitations dans les maisons. Du goût de l'huile d'abricot, des galettes et du thé préparé Sultana, pris dans la famille de cœur de notre guide Barbara, dans une pièce calfeutrée autour du foyer central, sous l'étoile des charpentes du toit. Du sourire du grand-père, Mohamed, en évoquant ses chronos (une journée...) pour monter sur Shujerab. La famille préparait un mariage. Aziza, l'une des filles, avait abandonné quelques semaines Islamabad et son job pour venir aider les aînés à la préparation, mi-heureuse de retrouver « sa vallée », mi-effondrée par l'intensité des préparatifs. D'un matin à passer une bonne heure planté presque incrédule, mais souriant, à regarder jouer au foot, avec parents et profs, les équipes de filles, un jour de grand challenge sportif à l'école. Des panneaux solaires, des teintes sublimes de l'automne, du son des rares tracteurs et des portraits omniprésents





de l'Aga Khan, dont les fondations supportent d'innombrables programmes dans la vallée. Sans oublier les cerfs-volants des mômes et des sourires des filles... Et puis il a fallu vraiment y aller. Vraiment. Manzour, notre guide shimshali, en père attentif derrière ses lunettes, ne m'avait pas raté : « Change your shoes, Mark. Change your shoes. » Il n'avait pas totalement tort.

L'ÎLE DE SHUJERAB

En très court : la trace, le chemin qui remonte de Shimshal vers Shujerab est absolument... sidérant. De beauté. De vide aussi, beaucoup. De travail et d'intelligence, surtout. Du Karakoram au Yunnan, les peuples de l'Himalaya ne sont surtout pas avares de GR de pays légèrement hors des

clous (à nos critères)... Mais là : il s'agit vraiment d'un grand œuvre en matière de savoir-faire et de génie civil typé « circuit court ». Murets de soutènement posés aux limites de la verticale. Blocs verrouillés dans le vide par troncs de genévriers. Passages creusés en pleine falaise. Escaliers suspendus. Cette artère vitale des pâturages est pour le moins stylé, comme dirait mon fiston... Repères majeurs d'une progression hors catégorie : les premières prises d'altitude jusqu'à l'entrée du canyon, quasi en face de la vallée et du glacier de Yazghil, et la présence du Disthegil-Shar (7 800 m) émergeant des Hispar-Mustagh. Puis l'étau minéral/mental légèrement insensé du canyon en jour deux, jusqu'à reprendre pied (et respiration...) après le pont suspendu de Wuch Furzeen, sur les campe-



ments près de l'un des très rares points d'eau du coin, Ardab Purien. Mémoires de coup de jumelles vers les troupeaux de yaks presque invisibles dans les immensités des moraines sous le Chart Pir. Des moments heureux du thé et des fumées de la cuisine, dans les « refuges » du chemin, avec l'équipe. Des jeux de lumière insensés sur les horizons de pierriers noir, jaune, gris... Et puis au troisième jour, finir par passer le coude de « la vallée noire ». Le tableau général est juste bouleversant de simplicité. Il y a les minuscules maisons d'alpages de Shujerab collés dans les chaos de blocs de part et d'autre du pont. Les grands enclos de pierre. Les panaches de poussière des bêtes revenant, au ras des ombres du soir, pour la nuit... La bataille des traites dans l'enclos, au matin, noyée dans l'océan de cornes et de laine. Et puis, plus calme, celle des dri, aussi. Et les longues heures de cuisson du lait. La préparation des fromages. Le lieu et le temps, ici, appartiennent aux femmes, entièrement. Elles sont une poignée, sous leurs coiffes de couleur, isolées de Shimshal, heureuses, nous diront-elles parfois, de leur vie en solitudes... Après, à vous de voir. Ici, vous pouvez essayer de rattraper, dans les pentes truffées de blocs, le rythme un peu fou des bergères et une vingtaine de yaks en redescente vers les bergeries. Suivre en silence le travail de la traite à l'aube. Apprendre à négocier le passage avec un troupeau de vrais yaks sur le chemin. voire remonter vers le Shimshal Pass, en suivant une porte qui marche toute seule. Les mondes de Shimshal sont bien sûr impensables. Mais les verrous des gorges qui les isolent n'ont rien, eux, d'infranchissable... ■

Ci-dessus, une dream team de porteurs et de muletiers Shimshali, en redescente de Shuwerth...

À droite, le temps des rencontres et des femmes : Barbara Dellièrre, en pleine discussion avec nos hôtes d'altitude...



Nanga Parbat et col de Shimshal

17 jours / 2 itinéraires / altitude max : 4 750 m

Deux treks. Un même voyage d'exception. Les deux itinéraires repris dans ce dossier (Fairy Meadows, Shimshal Pass) sont issus d'un programme de 19 jours Paris/Paris proposé par l'agence Tamera/Secret Planet chaque année à partir de juillet jusqu'aux dates du Kouch (désalpe) des bergers de Shimshal, fin septembre. Les transferts et étapes depuis Islamabad (Chilas, la haute vallée de l'Indus, Gilgit, Karimabad, ancienne capitale du royaume de Hunza, Passu...) sont repris ici, pour indication : la facilité de déplacement sur la Karakoram Highway n'enlève rien à la spectaculaire beauté des vallées de l'Indus et de la Hunza.

JOUR 1 ISLAMABAD / CHILAS

400 km / 8 heures

Via Naran et le lac Lulusar.

JOUR 2 CHILAS-FAIRY MEADOWS

+ 450 m / - 50 m / 3 heures

Karakoram Highway jusqu'à Raikot Bridge (4h), puis Jeep jusqu'au village de Tato à 2 900 m. Marche vers Fairy Meadows (3 300 m).

JOUR 3 FAIRY MEADOWS / BEYAL / FAIRY MEADOWS

+ 400 m / - 400 m / 6 heures

De Fairy Meadows, marche en forêt vers les alpages de Beyal (3 550 m) puis vers les points de vue sur le Nanga Parbat.

JOUR 4 FAIRY MEADOWS / KARIMABAD

+ 50 m / - 450 m / 2 heures

Redescente à Tato puis Raikot Bridge, pour reprendre la KKH vers Karimabad. Vue sur Rakaposhi (7 788 m) et le Hunza Kunji (7 785 m). Visite du fort Baltit et du petit village d'Altit (fort). 6 heures de route.

JOUR 5 KARIMABAD / SHIMSHAL

5 heures de route

Remontée de la haute vallée de la Hunza par la Karakoram Highway jusqu'au glacier de Batura et Passu. Puis bifurcation sur la piste spectaculaire des gorges de la rivière Shimshal. Nuit à Shimshal (2 050 m).

JOUR 6 SHIMSHAL / GHAR-E-SAR

+ 500 m / - 50 m / 5 heures

Premier jour de marche vers le col Shimshal, en fond de vallée, puis montée vers l'abri/refuge de Ghar-e-Sar (3 500 m). Vues sur le glacier de Yazghil et les sommets environnants (Disthegil Sar).

JOUR 7 GHAR-E-SAR / ARBAB PIRIEN

+ 800 m / - 400 m / 6 heures

Marche vers les campements de Past Furzeen et Wuch Furzeen par un sentier vallonné spectaculaire puis un pont suspendu rejoint l'autre rive. Canyon vers le campement de Pirien (3 590 m) et les plateaux Arbab Pirien (3 900 m).

JOUR 8 ARBAB PIRIEN / SHUJERAB

+ 480 m / - 100 m / 5 heures

Marche facile pour entrer dans la vallée de Shujerab, « la vallée noire », et ses maisons d'alpages situées à 4 350 m. Premières rencontres avec les femmes et les familles

JOUR 9 SHUJERAB / SHIMSHAL PASS (SHUWERTH)

+ 450 m / - 50 m / 5 heures

Journée de remontée vers le col de Shimshal, via les pâturages d'Abdullah Khan Maidan, face au Mingli Sar (6 050 m).

JOUR 10 JOURNÉE À SHUWERTH AVEC LES BERGERS

+ 100 m / - 550 m / 3 heures

Ou l'ascension du Mingili Sar (6 050 m / 11 à 12 heures de marche), facultative et possible hors période de transhumance. En soirée, retour à Shujerab.

JOUR 11 JOURNÉE DE SÉCU- RITÉ À SHUJERAB

Une journée supplémentaire avec les bergères et bergers à Shujerab.

JOUR 12 SHUJERAB / WURCH FURZEEN

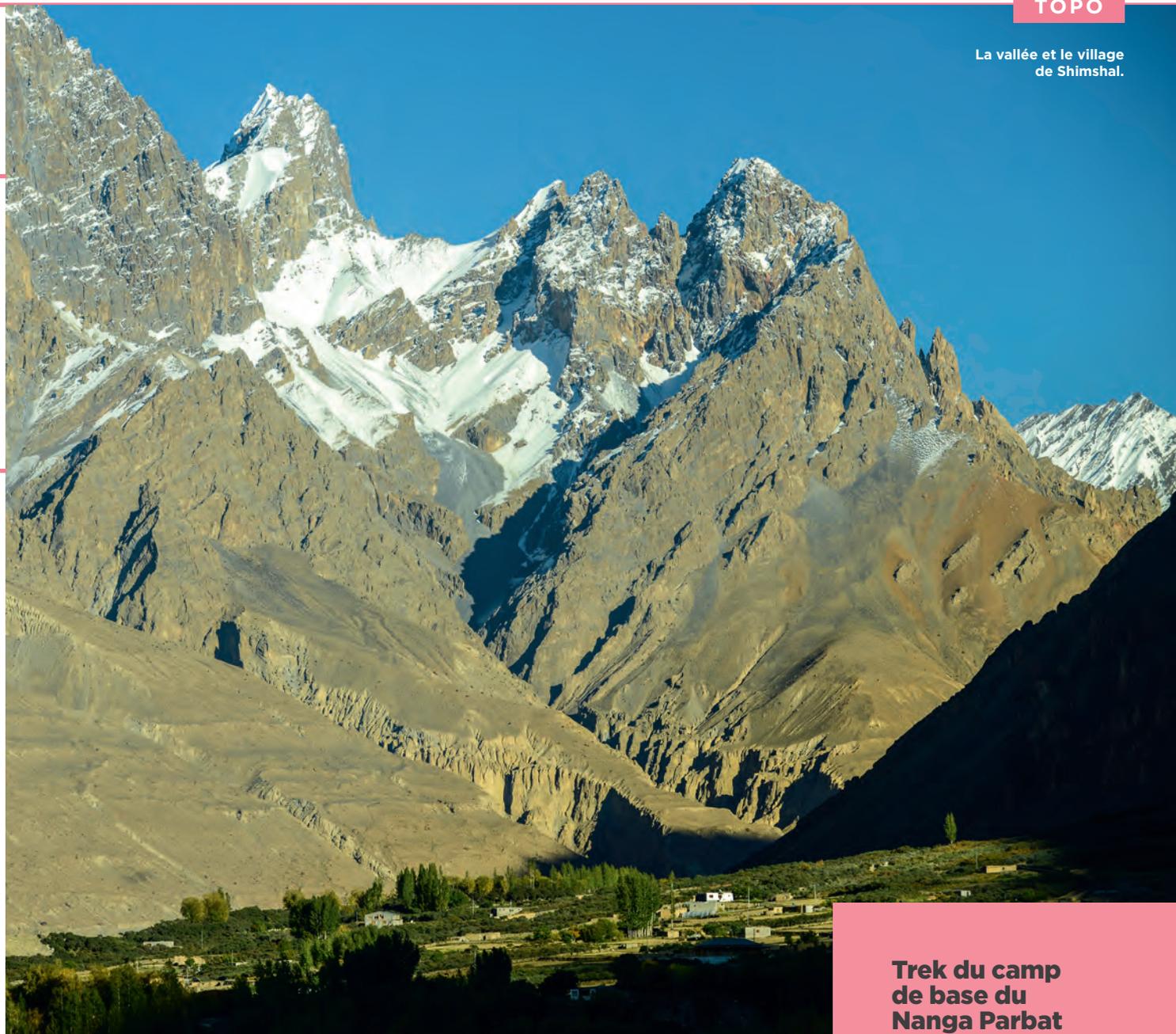
+ 320 m / - 1 060 m / 7 heures

Début du chemin retour vers Shimshal jusqu'à Wurch Furzeen.

JOUR 13 WURCH FURZEEN / SHIMSHAL

+ 380 m / - 710 m / 5 heures

Dernière journée retour, en accompagnant les bergers au moment de la transhumance. Après-midi au village de Shimshal.



JOUR 14

SHIMSHAL / PASSU

+ 100 m / - 100 m / 2 h + 3 h de route

Retour en véhicule sur Gulmit ou Passu. Randonnée facile vers le glacier de Passu, le lac Borith et visite au pont suspendu d'Hussaini.

JOUR 15

PASSU / CHILAS OU BESHAM

7 heures de route

Route à travers les paysages de la Hunza et de la Karakoram Highway vers Chilas ou Besham.

JOUR 16

CHILAS OU BESHAM / ISLAMABAD

8 heures de route

Longue journée de route vers Islamabad via la vallée de Naran-Kaghan et le col de Babu Sar (4 145 m).

JOUR 17

ISLAMABAD

Journée de visite : Mosquée Shah Faisal, Daman-E-Koh, musée Lok Virsa, truck art, bazar...

Trek du camp de base du Nanga Parbat

Durée : 3 jours

Point bas : Tato (2 800 m)

Point haut : CB du
Nanga Parbat (3 900 m)

Difficulté : facile

Trek du Shimshal Pass

Durée : 7 jours

Point bas : Shimshal (3 050 m)

Point haut : Shimshal Pass
(4 735 m) / ou sommet
du Mingli Sar (6 050 m)

Difficulté : difficile

« J'étais très proche de la famille de cette jeune femme. Un jour, elle est passée devant moi, avec ce maquillage éphémère composé de simples graines de baies humides qu'elle avait disposé sur son visage. Cette image me parle du rapport très simple et profond qu'entretiennent les Kalash avec la nature. » Hervé Nègre



JEAN-YVES LOUDE & VIVIANE LIÈVRE

Écrire le livre païen du peuple Kalash



15 ans de présence et d'étude au plus près du dernier peuple païen de l'Hindou-Kouch et de l'arc himalayen. Le voyage en ethnologie et en littérature de Jean-Yves Loude et Viviane Lièvre vers les Kalash a fini par donner à ce peuple sans écriture... son propre livre.

Propos recueillis par Jean-Marc Porte - photos : Hervé Nègre/Viviane Lièvre

Par où a débuté votre voyage vers et avec le peuple Kalash ?

Par d'autres voyages... (*rires*). Nous appartenons à la génération 70. Nous sommes des enfants de Kessel, de Bouvier. Et aussi de la décolonisation et d'un monde peut-être plus ouvert, disons, aux voyageurs qu'aujourd'hui... Nous nous connaissons déjà tous les deux. On avait chacun notre boulot, mais on en avait déjà marre. Nous avons un mois de vacances, comme tout le monde, quoi. Et nous partions dans des pays, disons peu courus. Nos voyages initiatiques ont eu lieu au Yémen, en Inde, sur le pourtour de la Méditerranée, ou encore en Afrique, au Mali... Mais notre premier séjour dans l'Hindou-Kouch remonte à 1976.

Quelle piste vous a attirés vers le nord Pakistan et la culture Kalash ?

Un mélange de romans de Kipling, avec *L'homme qui voulut être roi*, de textes du tibétologue Corneille Jest... Et puis nous avions vu quelques rares images des femmes Kalash, leurs coiffes étonnantes de coquillages... Ça nous semblait juste fascinant. Nous sommes partis à trois, avec Hervé Nègre, un ami photographe, avec l'idée d'écrire, de faire un reportage. À l'époque, il n'y avait que des taxis collectifs pour remonter la vallée de



Nous avons écrit des livres, fait des films pour raconter leur histoire, leur culture. C'était une évidence, une conviction.

la Swat. C'était littéralement un autre temps. À Chitral, le seul hôtel était encore tenu par l'un des princes de la région. Tapis de roses et ambiance Raj britannique. Quant à l'accès aux vallées Kalash... Il n'y avait pas de chemin. Mais vraiment pas de chemin. Tu suivais la rivière, ou dans les falaises, au fil des canaux d'irrigation suspendus... Et nous sommes arrivés dans cette société qui objectivement ne voyait pas passer grand monde. On ne parlait pas la langue. Mais les gens n'étaient pas plus étonnés que ça de nous voir. Des étrangers non musulmans ? Nous avons mis du temps à comprendre que si tu n'étais pas un musulman, ici, c'est que tu étais juste un Kalash d'ailleurs...

Un souvenir clef de ce premier contact ?

Les fêtes d'été. Un soir, on était couché dans l'herbe, sur la terrasse qu'on nous avait attribuée, et tout d'un coup, des tambours, loin au-dessus de nous, ont commencé à sonner dans la nuit. Je crois que cet appel a été fondateur. On s'est levé. On a suivi le son vers un village en amont, escarpé, et là : un petit feu. Des femmes qui tournent dans la nuit. Des tambours. Des gens qui arrivent sous la lune pleine. Nous avons été admis au cimetière, là où il y avait encore les grandes effigies funéraires. On ne s'est peut-être jamais remis de cette fête. J'ajoute que si nous avions bien rapporté des images merveilleuses, nous n'avions rien compris à rien, aussi. En 1977, nous sommes partis en Haïti. Mais notre regard vers les Kalash bougeait. Nous voulions comprendre comment fonctionnait cette société. Les relations de parenté. Les sacrifices. Les fêtes. Les rôles entre les femmes et les hommes. Sur nos propres deniers, on est parti six mois, avec en toile de fond locale la guerre civile en Afghanistan. Là-haut, les gens nous regardaient en disant : ah, mais on vous connaît ! Ce retour, inattendu pour eux, a été un autre moment fondamental. Certains nous ont pris dans les bras. Et nous avons rencontré un jeune Kalash qui n'était pas là en 76. Qui

Page de droite : « *Juste avant les danses durant les fêtes d'été du Joshi, un groupe de femme et échangent et discutent. C'est un temps intermédiaire. Les plus vieilles et les enfants ne viendront pas danser. En général : seules les femmes en âge de porter des enfants dansent. Joshi est une fête du renouveau...* »
Hervé Nègre

« *Cet homme est un louangeur : il doit savoir faire preuve de mémoire et d'éloquence, pour psalmodier ou crier les mérites, la générosité, la bravoure des hommes, ou les exploits d'un clan.* »
Viviane Lièvre



FONDS KALASH / MUSÉE DES CONFLUENCES **Une visite virtuelle de l'exposition**

Les mondes Kalash en haute visibilité ! En 2016, le Musée des Confluences de Lyon approche Jean-Yves Loude, Viviane Lièvre et Hervé Nègre pour établir les bases d'une donation et la création d'un fonds Kalash absolument unique en Europe : plus de 13 mètres linéaires d'archives, couvrant tous les voyages du trio de 1976 à 2007 (Hervé Nègre, photographe des premiers voyages, retournera sur place jusqu'à ces dates), mais également des documents remontant à 1907 sont désormais conservés et consultables quai Perrache, sur les bords du Rhône. « Dans la convention, il était convenu que ces objets et ces savoirs soient montrés, exposés... Tout ne devait pas juste aller dans le placard. Dès 2017, le projet d'exposition avec les équipes a pris tournure. Un an de travail, décalé jusqu'en 2022 pour cause de Covid. Mais le résultat a juste été... époustoufflant : on n'était pas présent à l'exposition Fêtes himalayennes, c'était les Kalash qui étaient présents à l'exposition », précise Jean-Yves Loude. Vous avez raté le coche de cette expo unique ? La visite virtuelle sur Internet est aussi époustoufflante ! Si vous voulez savoir, entre autres, pourquoi la neige des Kalash, il y a longtemps, était du fromage blanc... kalash.museedesconfluences.fr



KALASH

Les derniers « infidèles » de l'Hindu-Kush

Une population de quelque 4 000 à 5 000 personnes, vivant isolée dans trois hautes vallées (Bumburet, Rumbur et Birir) de la région de Chitral, au ras de la frontière afghane : les Kalash sont considérés comme le dernier isolat païen des univers de l'Ouest himalayen, où l'influence musulmane, du VIII^e siècle à la toute fin du XI^e, n'a eu de cesse de convertir les populations locales. Repoussés du Kâfiristân (l'actuel Nuristan afghan), ils étaient plus de 40 000 encore dans les années 1950 à vivre dans ces reliefs difficiles entre activités pastorales et agriculture vivrière. La société kalash, chamanique et polythéiste, vit en harmonie avec une nature peuplée de déités et de fées. Elle pratique la culture de la vigne, et le port du voile est ignoré chez les femmes. Les légendes sur l'origine des Kalash sont multiples. Leur teint clair, leurs cheveux blonds, leurs yeux bleus ont égaré les premiers observateurs vers des origines grecques, voyant chez les Kalash les descendants des troupes d'Alexandre. Les linguistes penchent eux pour une très ancienne persistance des avancées iraniennes et indo-aryennes : « Leurs parlers tendent à désigner en eux un détachement des envahisseurs "blancs" en Asie, et renvoient à la grande expansion aryenne vers l'est, il y a 4 000 ans. » En 2014, dans la revue *Science*, une étude génétique menée chez les Kalash mentionne, quant à elle, une correspondance avec des peuples qui vivaient sur les territoires actuels de l'Allemagne et de l'Autriche dans le premier millénaire avant notre ère...

Parlez de nous, maintenant. Chez vous. Dites qu'on a le droit d'exister et de choisir notre mode de vie.

Page de gauche :
«*Devant la porte de
"chez nous", dans le clan
Mutimire, en 2017, lors
de mon dernier voyage.
De la joie. Mais aussi des
couleurs vives et fortes
des colliers et aux
ceintures qui n'existaient
pas il y a encore 15 ans.
Pour moi, elles sont le
signe d'une affirmation
identitaire très récente et
nouvelle, chez les Kalash,
face au monde actuel.*»
Hervé Nègre

revenait de Peshawar où il avait fait des études de droit. Tout ça à cause de l'introduction de la roupie dans les vallées. Au nord Pakistan, cela a changé la vie des royaumes. Les Kalash ne savaient rien de cet argent, de sa valeur. Et beaucoup de gens malintentionnés ont profité de leur ignorance. En leur achetant des terres notamment, ou des arbres, avec un gros paquet de billets de... 1 roupie. En leur disant : «*Là tu vas avoir beaucoup d'argent.* » Et les Kalash se sont fait gruger. Saif ne faisait pas partie d'un clan important. Mais il voulait servir sa société, avec son savoir, pour aider ses semblables. Il nous a présenté un gardien du savoir Kalash. Et nous avons commencé un travail d'ethnologues. Mais j'avais aussi un rêve plus littéraire. Le livre que nous devions ramener devait être littéraire. Mais il fallait aussi travailler sur les connaissances de cette société. Ça a été beaucoup le travail de ma compagne. On a fini par faire les deux.

Vous avez tout abandonné pour cela ?
C'était une conviction. Nous étions absolument convaincus, nous étions investis. C'était la seule chose que nous devions faire sur terre, à l'évidence. Le retour a été plein de petits miracles. Un éditeur a accepté notre manuscrit. Ça nous a sauvés, disons financièrement, sans ça on aurait dû retourner travailler... Deuxième miracle extraordinaire : le directeur de l'université Lyon 2, après avoir vu notre livre, en a fait une équivalence de maîtrise en sciences humaines, en ethnologie. Troisième miracle : GEO nous a offert les billets pour partir durant les fêtes d'hiver auxquelles nous voulions absolument assister !

Pourquoi cette importance de l'hiver ?
JYL : Parce que nous avons appris que c'était là où tout se jouait. Si vous ne passez pas à la fête du solstice, vous ne comprendrez jamais rien. Nous y avons participé, assignés à un village, un clan, une famille. Ces sociétés ne sont pas des sociétés de liberté, mais de contraintes énormes et permanentes. Viviane, en tant que femme, a pris l'habit. On ne peut pas être dedans ou dehors... Nous étions enfin dedans.
VL : Pour moi c'était très contraignant, il faisait très froid. Mais plus question de marcher avec mon pantalon et mon anorak, mais en robe, avec cette coiffe de 3 kg sur la tête tous les jours, sur les sentiers... Ça vous change une femme. Au début, j'étais très mal à l'aise, je ne voulais pas être déguisée. Mais il s'est passé quelque chose.

«*C'est la vallée de
Rumbur en hiver.
Des mondes simple.
Le village de Grun est
au centre, sur son piton.
Au fond, on aperçoit
le Tirich Mir, l'un des
grands sommets de
l'Hindou Kouch. Après ?
C'est l'Afghanistan...*»
Hervé Nègre



Les femmes me disaient : « Mais tu es bien belle comme ça, plutôt que dans ton pantalon. » On peut se déguiser en voyage. Mais lorsque c'est la société qui vous demande d'adopter ses règles, c'est tout autre chose. Après je me suis senti bien. C'était ma robe. C'était ma coiffe que j'avais achetée. Mes colliers, je les ai faits moi-même...

JYL : Ça a été aussi une accélération prodigieuse dans notre compréhension de la langue et de la société kalash. Les séances de travail avec le gardien de la tradition s'enchaînaient. On posait les questions en anglais. On traduisait, ça revenait. C'était un boulot de dingue, mais on avançait sur des questions centrales, au-delà du quotidien : l'origine et la source mythologique des gestes, des traditions, des danses, des fêtes. C'est là où on a commencé à accumuler un corpus : pour faire court, un homme « religieux » – un shaman en fait – nous parlait des dieux. Et nous vivions la

fête avec une explication de texte qui arrivait des hommes de savoir, des femmes... On vivait aussi en direct les relations d'oppression avec les voisins musulmans. Ils étaient pris en étau entre leur culture et la réalité extérieure. Le second hiver, nous avons à nouveau participé. Nous avons appris les textes par cœur. Les Kalash étaient morts de rire de nous voir chanter à haute voix des chansons obscènes. En 1982-83, nous avons été conviés à une très grande fête de prestige et d'honneur, très rare, comme dans le Kâfiristân d'autrefois : un homme riche invite les trois vallées et dépense toute sa fortune. Cela dure trois jours. Il va nourrir tous les invités, quelque 1 500 personnes, de vin, de fromage, de viande et chacun repart avec un animal vivant et des parts de viande cuite. Quand la fête est finie, cet homme n'a plus qu'à recommencer à zéro... Il n'a plus rien. Ce n'est pas gratuit : ce qu'il attend en échange, et que toute la société attend

Ci-dessous : « Les Kalash ne chassent pas l'ibex, ni le léopard des neiges ou les bharals. Ce sont peut-être des fées, on ne sait pas... La montagne est un lieu sacré, magique pour eux. Et durant cette chasse, le masque de renard était destiné à tromper l'œil des aigles. » Hervé Nègre





« L'instituteur, avec deux filles de l'unique classe du village. Sa maman voulait qu'il ait un bon métier, elle l'a appelé Ingénieur. Ça a marché. Sur le tableau, l'écriture est en Ourdou, la langue nécessaire aux enfants Kalash pour affronter le monde extérieur. »
Hervé Nègre

À LIRE

Le chamanisme des Kalash au Pakistan, Presses universitaires de Lyon, 2018.

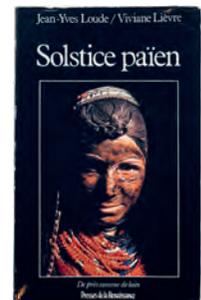
Kalash, les derniers « infidèles » de l'Hindu-Kush, Berger-Levrault, 1980.

aussi autour de lui, c'est d'être récompensé de sa générosité par une série de louanges. Des louanges qui vont lui permettre l'accès au cercle des hommes de pouvoir. Mais surtout, ces louanges vont le faire se rappeler à tous bien après sa mort. C'est une forme d'immortalité. Tu ne meurs pas, effectivement, tant que ton nom est prononcé... Ça, il faut le vivre de l'intérieur. Viviane était en habits kalash. On est venu me dire : « Ah ! Il faut que tu louanges aussi ! » La neige tombait ce jour-là et je me rappellerai toute ma vie de ce défi merveilleux : j'ai tenu ma place, déclamant devant la foule qui hurlait autour de moi. Après, j'ai pu mettre une plume sur mon chapeau !

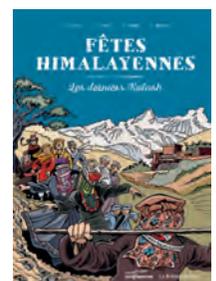
Vous n'avez eu de cesse de retourner chez les Kalash jusqu'en 1991. Mais vous n'y êtes plus jamais retournés depuis. Pourquoi cette rupture ?

VL: Nous avons passé 15 ans de notre vie « là-haut ». Publié trois livres, entre autres, dont le dernier au CNRS. C'était bien. Mais 15 ans de recherche, c'est très obsédant. Ça vous dévore un peu, aussi... Et je ne veux pas y retourner aussi parce que le monde évolue. Je crois que nous n'avons pas du tout envie de nous retrouver dans une fête avec des touristes. C'est très égoïste, mais c'est comme ça. On avait accompli un boulot colossal... Il était bien d'aller ailleurs.

JYL: Pour les Kalash, c'était clair à chaque départ. Ils nous voyaient partir. Ils ne savaient pas si nous reviendrions. Et nous non plus d'ailleurs. Mais à chaque fois, ils nous disaient : « Parlez de nous, maintenant. Parlez dans les autres vallées. Chez vous. Dites qu'on a le droit d'exister et de choisir notre mode de vie. » Ils savaient très bien qu'ils étaient entourés par une pression musulmane qui les opprimait et les menaçait dans leurs croyances. Mais ils savaient aussi que nous, nous faisons un autre travail. Nous avons écrit des livres, fait des films pour raconter leur histoire, leur culture. Eux n'avaient pas de livre. « Nos voisins musulmans disent de nous que nous sommes un peuple sans livre. Et que seuls les peuples qui ont le livre sont considérés. » Nos livres, leurs livres, sont ici désormais. Et même au Pakistan, où ils ont été traduits en anglais par le ministère de la Culture. Nous ne sommes pas retournés chez les Kalash depuis 1991, mais notre mission envers eux, je pense, est accomplie. ■



Solstice païen, fêtes de l'hiver chez les Kalash, Findakly, 2007.



Pour les plus jeunes : *Fêtes himalayennes, les derniers Kalash*, La Boîte à Bulles/Musée des Confluences, 2022.

La sévérité d'une face nord contre la douceur d'une pelouse : le KO de beauté du sentier qui remonte de Fairy Meadows sur le hameau de Beyerl (3550 m.), le dernier point habité avant les moraines et le camp de base du glacier de Rakiok.



NANGA PARBAT / 8 125 M / VERSANT NORD

Le camp de base des fées



Un site enchanteur ouvert sur la face nord du plus occidental des « 8 000 » du globe. Un trek aussi facile que magnifique, entre route de la soie et très haute altitude. Fairy Meadows, ou l'étrangeté d'un mini Courchevel en Baltistan, branché en prise directe sur une montagne... bien moins tranquille.

Texte et photos : Jean-Marc Porte

La marche n'a pas été vraiment longue. Disons une petite matinée maximum, tous arrêts (nombreux et souriants...) compris. Le nez sur un 8 000 majeur, sacs légers et couleurs d'automne quasi irréelles au programme ! La densité sombre des forêts de conifères longilignes, découpant, sous un ciel pur, des kilomètres de barrière blanche en face nord. Les éclats d'or des bosquets de bouleaux. Le grondement des torrents au ras de langue terminale du glacier de Rakiok, qui remonte au ras de vos pas jusque sur le fil exact de sa moraine XXL. Des petits groupes de marcheurs qui remontent comme nous vers la promesse d'un vis-à-vis direct avec la face. Le microvillage des bergers (« no photos, no photos ! ») et la pause thé dans le grand pâturage de Beyal, entre visite de la toute nouvelle microcentrale, vaches grasses et thé au thym... Nous sommes juste posés un peu au-dessus, sur la dernière butte qui domine encore les mondes humains, les forêts d'altitudes, les pâturages et les hameaux de la haute vallée de Rakiok. 3 700 m d'altitude à peine à ma montre. En tournant le cou, plein nord, la couverture des forêts tombe des versants en corridor étroit vers l'Indus tout proche. À près de 100 km à vol d'oiseau, la silhouette du sommet du Rakaposhi, plein nord elle aussi vers Gilgit, que l'on apercevait depuis nos « hôtels » ce matin, est désormais invisible. Mais pas de soucis : côté blan-

cheur et neiges éternelles, droit devant, la trace du camp de base ne met pas longtemps avant de taper net sur les 4 000 m de glaciers suspendus et démesure scintillante qui nous dominent...

MA JEEP PRÉFÉRÉE...

Fairy Meadows, ou « le camp de base du 8 000 le plus facile à approcher du monde » ! Il faut se méfier de ce genre de promesses de vente, mais j'ai beau passer soigneusement en revue ma galerie personnelle de moraines et de vallées perdues, mis à part le CB de la face nord de l'Everest et la piste carrossable chinoise qui pile devant le glacier de Rongbuck, si vous rêvez un jour de contempler sans trop d'efforts un géant du globe, ce versant du Nanga Parbat est imbattable, rapport « facilité d'approche/beauté ». Et avec un peu d'humour : ça, même les touristes pakistanais commencent à

P.67 : la fièvre du tourisme local et des structures bois en pleine poussée : une quinzaine de lodges et d'hôtels sont en chantier à Fairy.

À droite : Au bout des moraines, le camp de base. Après ? Il faut vraiment changer de chaussures et de short pour continuer...

Le camp de base du Nanga Parbat fait désormais un carton chez les touristes pakistanais venant du Pendjab.

ITINÉRAIRE

Le « vrai » tour du Nanga Parbat

Nettement détachée au sud de la vaste chaîne des Karakoram (K2, Broad Peak...), la structure massive et complexe du Nanga Parbat, immanquable au hublot sur les vols vers Gilgit, est parfois décrite comme « la masse visible isolée la plus imposante de la terre ». 7 000 m de dénivelé séparent son sommet du cours de l'Indus, distant de seulement 25 km. Différentes options d'itinéraires de treks, relativement peu fréquentés et parfois exigeants, permettent de réaliser le tour quasi complet de ce géant et de cumuler, de vallée en vallée, la découverte des

trois faces majeures de cette immense montagne : la face nord, le versant Rakiok où se situe Fairy Meadows, mais encore ouest (versant Diamir) et sud, avec le très extraordinaire secteur Rupal, qui plonge des crêtes sommitales sur plus de 4 500 m de parois nettement... rocheuses. Les itinéraires « complets » nécessitent jusqu'à trois semaines de marche, qui enchaînent et remontent sur des points de passage quasi mythiques de la Montagne Nue, comme les cols Mazeno (5 300 m), de Karu Sagar, de Julipar, de Mutha ou le camp de base Herrligkoffer, au plus près des univers

des expéditions et des atmosphères de haute altitude. Mais qui permettent aussi de découvrir les mondes beaucoup plus humains des villages et des pâturages disséminés sur les étages alpins autour du Nanga Parbat. Deux mondes, deux visages, pour un itinéraire parmi les plus « méconnus » ouvert aux marcheurs autour ou vers les grands 8 000 de la planète. En France, l'agence Tamera propose en juillet un itinéraire d'ampleur inédit, reconnu par Laurent Biveau, sur ce tour prestigieux. Tamera.fr.

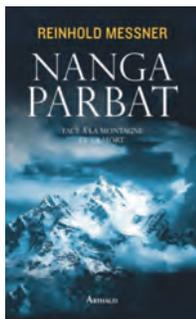




Le Hub des porteurs et des cavaliers de Fairy Meadows : un point d'informations majeur qui vaut presque l'OT de Courchevel...

À gauche en haut, loin au-dessus du calme parfait des forêts, la « Montagne Nue » est constellée d'une très longue histoire de disparus et de morts.

À gauche en bas, un thé à Beyal : les maisons des bergers sont à droite. Les nouveaux petits chalets pour les marcheurs... à gauche.



Le Nanga Parbat, en un seul titre et selon Reinhold Messner : « la montagne de la mort ».

le savoir. Une tout autre histoire ? Fairy Meadows, c'est surtout, version tourisme cachemiri, le charme cosy et naïf d'un petit Courchevel en district Gilgit-Baltistan... Léger retour en arrière : à 48h de nos émotions esthétiques, s'apprêter à quitter l'Indus dans la poussière jaune et le défilé des camions de la Karakoram Highway, du côté du pont de Rakiok. Chaleur et mémoire des routes de la soie. Nous sommes quelque part entre Chilas et Gilgit. La barrière du Nanga Parbat est parfaitement invisible encore depuis cet axe majeur vers la Chine. Indice d'« aventureabilité » avant même le début de la piste qui nous attend : nous allons changer de véhicule. La route qui nous surplombe (2h pour 18 km...) n'accueille pas de minibus ni de gros 4x4. Et plus précisément : pas question de rejoindre Fairy Meadows sans passer par les navettes exclusives du coin, d'agiles et antédiluviennes Jeep CJ7 reconditionnées (moteur et boîte japonais !) aussi choyées, rutilantes et tunées qu'un truck Bedford de Rawalpindi. La route est dangereuse. Disons : vertigineuse, même aux critères pakistanais. Repliés en quatre sur la banquette arrière, les genoux dans les épaules, coincés/calés entre nos sacs et les barres métalliques du toit, nous écoutons notre chauffeur, imperturbable sous son pakol, vanter entre deux marches arrière dans des virages en épingle improbables, la qualité de « la nouvelle piste », beaucoup plus sûre que la première, tracée dans les années 1970, et dont on aperçoit parfois des portions non emportées, accrochées 200 m en contrebas, dans d'intraçables zones de falaises et de pierriers...

LA JUNGLE

Ultimes passages en apnée inquiète. Un dernier pont de bois dans la gorge d'un torrent quasi vertical. Puis la piste qui stoppe net. La file d'une dizaine de Jeep grandes comme des jouets en faux embouteillage sur le bas-côté. Des chevaux calmes à l'attache. Fin des vertiges et des angoisses.

Prendre pied sur terre, entre deux shops et un check point débonnaire, en face d'un très étrange village, Tato. Deux mondes, deux réalités en vis-à-vis, séparés par bien plus que le torrent de la Rakiot. Les terrasses, les rangées de peupliers le long des canaux d'irrigation. Les toitures plates d'une dizaine de belles maisons. Le panache en fumerolle d'une source chaude. Cris d'enfants et silhouettes lointaines... Personne ne va vraiment à Tato, préférant rester sur la rive opposée, constellée de panneaux vantant les promesses des lodges à venir, photoshopés à grand renfort de filtres étoilés et de têtes d'ibex sur fond de Nanga étincelant... Le sentier qui remonte sur notre Shangri-La local était tout d'une histoire de moraine longue et d'épaisse forêt alpine. Un verrou rocheux. La très vaste perspective des pins fonçant droit vers l'horizon de la face nord... Un sentier merveilleux, effectivement. Mais je me souviens encore de mon incrédulité en prenant pied à Fairy même. Révélation d'un autre monde, masqué jusqu'au dernier pas : comme une île au bord du vide de la haute falaise, au ras de la moraine, flottant sur un tapis de pelouses rases, entre des bosquets de grands pins sous les barres rocheuses, quasiment partout, les silhouettes des grands chalets/hôtels/lodges, les construits, les en construction, les en préparation de construction...

LOCAL HEROES

Bien sûr, le premier soir, dans notre petit paradis local, il y eut des fêtes. Dans cette atmosphère de charpentes et de façades « en construction » éclairées de feux de camp sous la lune, je me souviens d'une bande de motards polonais. De pas mal d'Américains. De beaucoup de Penjâbi en doudounes et bonnets de laine, venus des plaines s'essayer, eux aussi, à la grande aventure des montagnes. D'un Tchèque qui nous avait lancé : « Je préfère le Pakistan à Marseille ! » Et surtout, peut-être, d'un groupe de jeunes étudiants en tourisme de Gilgit venus (en moto et sous tente...) découvrir avec leurs profs les beautés de leur propre région, du lac Attabad aux plaines d'altitude du Deosaï tout proche. Mais c'est dans la cabane du responsable des chevaux, entre le four tandoori et de solides tasses de thé au lait, que j'ai glané, très tôt le matin, quelques mots d'explication sur ces mondes particuliers de Fairy, que les locaux continuent d'appeler, parfois, Joot. La première route carrossable rejoignant cette haute vallée et l'intérêt touristique pour le site ne datent pas d'hier. Un militaire entreprenant (what else...) aurait essayé d'acheter quasiment tous les sec-

teurs forestiers environnants, que les Penjâbis appellent sans ironie « the jungle », moyennant notamment la construction de la fameuse première piste au milieu des années 1980. Un projet d'hôtel aurait même été lancé par une chaîne nationale, avant que le secteur ne devienne un parc protégé, en 1995. Depuis, et maintenant, ce sont les villageois qui construisent. Sur leurs terres. Gérant les coupes de leurs arbres. Leurs charpentes. Leurs lodges. Leurs chalets. Leurs chevaux de portage... Business is business : des hameaux se sont même déplacés vers des clairières et des versants alentour pour faire place aux nouveaux projets de construction. Assis sur un banc un peu miraculeux, un thé brûlant au creux des mains, contempler une dernière fois, aux premières lumières de l'aube, le soleil avancer sur les crêtes de la muraille du Nanga Parbat. La magie du monde de la très haute altitude, version Fairy Meadows. Le faisceau très clair qui avance progressivement sur le Rakiot peak, puis vers « la selle d'argent » et le grand plateau précédent le sommet, jusqu'à illuminer les contreforts et les cols qui basculent vers le versant Diamir... La beauté sidérante des hauts sommets de la terre, offerte comme rarement avec autant de facilité et de « confort ». Deux avalanches, silencieuses vu d'ici, qui se volatilisent lentement dans l'absolue immobilité de la face. Un thé devenu froid, pour s'envoler en pensée, depuis ce calme parfait, vers les drames qui n'ont cessé de consteller de disparus et de morts la longue histoire des himalayistes sur les versants de « la Montagne Nue »... ■

2018. Cette photo d'Élisabeth Revol a fait la une de VSD sous le titre : « la miraculée de l'Himalaya ». Son sauvetage, en redescente du sommet, réussi en hiver avec Tomasz Mackiewicz, est considéré comme l'une des plus incroyables histoires de survie de l'himalayisme contemporain.



DR

L'Autrichien Hermann Buhl, photographié à sa redescente après sa victoire au Nanga Parbat (été 1953), la seule première en solitaire enregistrée sur un 8000.



DR

HIMALAYISME

Nanga Parbat : la montagne implacable

Une Killing Mountain, une montagne tueuse, en contrepoint à la douceur de Fairy Meadows ? Tous les versants du Nanga Parbat collectionnent, depuis les premières tentatives d'ascension à la toute fin du XIX^e siècle, une série de drames qui vaut statistiquement à ce « petit » 8 000 le titre dérangeant de montagne parmi les plus dangereuses du monde. Dès la première

reconnaissance, le grand grimpeur britannique Mummery, auréolé d'une constellation de premières dans les aiguilles de Chamonix et au Cervin, y disparaît corps et biens avec trois porteurs en 1895. Dans les années 1930, bien avant la prouesse de l'alpiniste autrichien Hermann Buhl, le seul alpiniste à avoir vaincu pour la première fois un sommet de 8 000 « en solo » (juillet 1953), 31 grimpeurs et porteurs perdent la vie sur le Nanga, au fil d'expéditions essentiellement allemandes soutenues par le régime nazi. Cette hécatombe dans l'élite des alpinistes du Reich vaudra au sommet d'être rebaptisé « la montagne du destin allemand » par la propagande de Berlin. Autre drame : en 1970, le jeune prodige Reinhold Messner et son frère Günter ouvrent le premier itinéraire

de l'extraordinaire face sud (Rupal), avant de s'échapper par le versant Diamir. Personne ne reverra Günter. Reinhold, hanté par des années de polémiques et de questions, n'aura de cesse de revenir sur cette montagne, à la recherche du corps de son frère. Plus près de nous, très loin de l'alpinisme : en juin 2013, des talibans déguisés en miliciens paramilitaires pakistanais exécutent 11 alpinistes sur le camp de base du versant Rupal. Enfin, la France entière a suivi, en janvier 2018, l'un des plus extraordinaires sauvetages de l'histoire de l'himalayisme, celui d'Élisabeth Revol, en redescente limite avec son compagnon, Tomasz Mackiewicz, de la seconde ascension hivernale du Nanga.